

**CULTURE** - le 12 Avril 2012

La chronique littéraire de **jean-claude lebrun**

## Marie Cosnay De la révolution

À notre humanité, de Marie Cosnay. Quidam Éditeur, 120 pages, 12 euros.

**Disons-le sans hausser le ton : voici l'un des textes importants de ce printemps.** Non seulement parce qu'il traite de la Commune de Paris, que la littérature dans sa grande masse depuis cent quarante et un ans superbement ignore (Signe des temps ? En 2010 Roger Bordier faisait paraître au Temps des Cerises l'Ombrelle, sur la Semaine sanglante). Mais aussi parce qu'il interroge sur le rapport complexe des créateurs avec le mouvement historique et propose comme possible réponse une écriture disjointe, dépassant de très loin la simple visée documentaire ou réaliste. À notre humanité se présente ainsi tout à la fois comme une oeuvre de conviction, d'imagination et de réflexion.

**En couverture du livre, le noir du titre sur le rouge d'un drapeau déployé** ne laisse pas vraiment deviner la surprise qui attend derrière. Dans les pages d'ouverture il est en effet question d'abord de celle qui écrit, en août 2010. Puis de Gustave Courbet, dont on sait la forte implication dans la Commune. Mais également de Ramon J. Sender, l'antifranquiste qui consacra plusieurs ouvrages à la guerre d'Espagne. Également de Miro et Bram Van Velde. Enfin d'Elio Vittorini qui dans des pages célèbres sur l'époque mussolinienne disait sa propre incapacité à s'enclorre dans son univers romanesque, quand dehors le monde tremblait. Et cependant constatait que de l'isolement observé par d'autres surgissaient des oeuvres étonnamment en prise avec le réel. À l'autre bout du récit, c'est un tableau de Goya qui occupe le champ de vision, parachevant ce passionnant travail de suturation de l'histoire et de la politique avec l'esthétique. Puisque le projet de Marie Cosnay ne consiste pas à seulement dépeindre la Commune, mais à en continuer l'esprit de rupture : une manière différente, inacceptable pour les bien-pensants, d'habiter le monde, de le représenter et le penser.

**La Commune apparaît ici telle une matrice de l'idée révolutionnaire.** Profondément inscrite dans la seconde moitié du XIXe siècle. Mais aussi épure d'un temps à venir. Marie Cosnay règle alors sa focale sur Madeleine, six ans en mai 1871, fille d'un couple de révolutionnaires, sauvée du peloton d'exécution par sa tante au prix d'une trahison. En 1886, elle était devenue Emmy et se donnait à d'anciens soudards versaillais sur une berge du canal de l'Ourcq. Elle avait toutes les apparences de la folie, mais tenait le registre scrupuleux des confidences qu'elle arrachait à ses clients. Il en résulte une succession de gros plans sur les bestialités de la Semaine sanglante, à la hauteur du regard bas de cette soldatesque. Des images reviennent en boucle, dans une succession de séquences chocs, se mêlant aux obsessions et aux délires de la jeune femme. « Le sommeil de la raison enfante des monstres », note sobrement celle qui écrit, devant la sorte de dérangement général, malgré la semblance d'ordre, auquel aboutit l'écrasement de la Commune. L'on voit alors des écrivains réputés pour leur délicate pratique de l'art pour l'art glisser dans l'infamie. Ainsi Théophile Gautier, pour qui le soulèvement populaire s'apparente à « une impure fermentation des fanges souterraines ». De semblables métaphores seront filées par d'autres « hommes littéraires » de l'époque.

**Pour restituer justement le grand remuement de la Commune il faut un autre art** que cette figuration fondée sur la métaphore, canaille ou talentueuse. À notre humanité en propose une possible forme. Bouleversant récit d'un considérable bouleversement.

**jean-claude lebrun**